

# **Certissimo argumentum aeternitati plus conferre tenuissimas membranas quam praedura marmora**

## De la plausibilité de quelques restitutions

Pierre Laurens

Université Paris-Sorbonne, France

**Abstract** The Aureolus inscription is a text transmitted by the *Vita Triginta tyrannorum* as an awkward translation made by a grammarian. It has been unanimously regarded as a forgery, created by Trebellius Pollio. The inscription is quoted in his *Rerum patriae* by Andrea Alciato, who translates it again in a first draft of his *Antiquitates Mediolanenses*, before giving his own translation in the *Dresdensis* manuscript, from which it goes one's own way until being denounced as a forgery by Mommsen. Is it a double forgery? One will find here some evidence in favour of the rehabilitation of the testimony of the *Historia Augusta*.

**Keywords** Aureolus. Trebellius Pollio. Andrea Alciato. Epigraphic forgery. Authenticity.

Un mot d'explication sur mon épigraphe, que je prélève sur le dernier et le plus complet des manuscrits des *Antiquitates mediolanenses* d'Alciat, le *Dresdensis* F 82b de la Sächsische Bibliothek de Dresde, un recueil qu'avec Florence Vuilleumier Laurens j'ai déjà eu l'occasion d'interroger à plusieurs reprises dans un autre contexte.<sup>1</sup> À partir du f. 250r du manuscrit, à la fin du premier

---

**1** Cf. notamment Laurens, Vuilleumier Laurens 1993, 1994, 1995 ; en dernier lieu Laurens, Vuilleumier Laurens 2010, IV, 89-112.



volume, dédié aux inscriptions urbaines (le deuxième contenant celles de la région), Alciat ajoute de sa main vingt-neuf épigrammes chrétiennes dont il dit, dans une note préfacielle (f. 149), que les unes ont survécu mais dans un état de ruine absolue, les autres sont perdues, mais il les a trouvées toutes dans un très antique manuscrit :

*Libet XX subsequencia sanctitate insignium virorum epitaphia subijcere, quorum aliqua adhuc extant sed semifracta, aliqua vero Saturni edacitate consumpta in humanis esse desierunt. Et in primis celebre est hoc divi Ambrosij carmen quod Nazarii in aede ille apposuerat. Verum ut arbitror ab impiissimo illo Gothorum duce Uraia solo aequata et marmor confractum est adeo ut modica eius pars in fornice crassorum aedicularum supersit. Mihi integrum habere ex antiquissimo codice contigit, unde et alia sequentia desumpsi, certissimo argumento aeternitati plus conferre tenuissimas membranas quam praedura marmora.*

Il me plaît d'ajouter les vingt épitaphes qui suivent, épitaphes d'hommes fameux par leur sainteté, dont les unes subsistent, mais à moitié brisées, dont les autres, englouties par la voracité de Saturne, ont disparu à jamais. En premier lieu cette inscription métrique d'Ambroise, qu'il avait fait poser dans le temple de saint Nazaire. Mais le temple a été rasé par Uraia, le chef impie des Goths, et le marbre fracassé de sorte qu'une infime partie en subsiste au porche du monument délabré. Mais j'ai eu la chance de trouver l'inscription complète dans un manuscrit de haute antiquité, preuve incontestable qu'un frêle parchemin vaut plus pour conférer l'éternité que les marbres les plus durs.

Si, des travaux qui ont été faits sur cette série, il résulte qu'au moins une autre de ces inscriptions pourrait avoir été arrangée par Alciat (l'épitaphe d'Arialdo, un saint du XI<sup>e</sup> siècle, en qui l'humaniste voyait un ancêtre de sa famille), en revanche, l'authenticité de l'inscription d'Ambroise, première de la série et mentionnée ici, était déjà admise par de Rossi sur la base de l'en tête, *Nazario martyri*, et de la souscription *Aur. Ambrosius episc.*, modelés sur celles du pape Damase, contemporain d'Ambroise, révélés par les découvertes romaines du cimetière de Calliste, et elle a été confirmée par la découverte dans l'immédiat après-guerre de deux fragments de marbre, commentés en dernier lieu par Antonio Sartori.<sup>2</sup> Tout en prenant acte de la miraculeuse vérification, Sartori ne peut s'empêcher de formuler un regret :

A dire il vero, in questa citazione mi disturbo non poco che egli, benché à suo modo epigrafista occasionale eppure importante mi

<sup>2</sup> Sartori 1998.

giochi il tiro mancino di asseverare che *aeternitati plus conferre tenuissimas membranas quam praedura marmora*, il che è una grande *deminutio* degli oggetti di studio della nostra epigrafia che del concetto stesso di iscrizione fa base ed essenza la natura solida ed eternante, almeno auspicabilmente eternante, del suo supporto.

Le jugement est un peu sévère. Pourtant, Alciat, en qui Mommsen voyait le père de l'épigraphie régionale, se borne à constater, même s'il lui donne la force du paradoxe, un fait bien réel et dénoncé dès l'Antiquité par un Cicéron, un Properce : la précarité du support en dur, un thème largement abordé en 2016 lors du colloque *La mémoire en pièces*, organisé à la Sorbonne par Anne Raffarin ici présente, et, en compensation, le secours qui nous vient d'une matière en apparence bien plus fragile. Dans le cas de l'inscription d'Ambroise, l'*epigrafia di carta* est le seul témoin à avoir résisté à la « voracité de Saturne », quand l'*epigrafia di pietra*, compromise par les ravages des Goths puis de Frédéric Barberousse, ne livre que deux infimes fragments.

Les inscriptions profanes du manuscrit de Dresde ne présentent pas d'ensemble équivalent à ce corpus chrétien. Mais une exception mérite de retenir l'attention : l'inscription d'Aureolus, à laquelle je vais m'attacher à présent, parlant sous le contrôle de François Chausson, lui aussi ici présent, puisqu'elle nous est transmise par l'*Histoire Auguste*.

\*

On lit dans l'*Histoire Auguste*, au chapitre X des « Trente tyrans », que Claude, après avoir tué Gallien et vaincu et tué Aureolus, offrit à ce dernier un tombeau orné d'une inscription grecque dont le sens, selon la traduction latine produite par un grammairien, serait le suivant :

Dono sepulcrorum victor post multa tyranni  
 Proelia iam felix Claudius Aureolum  
 Munere prosequitur mortali et iure superstes,  
 Vivere quem vellet, si pateretur amor  
 Militis egregii, vitam qui iure negavit  
 Omnibus indignis, et magis Aureolo  
 Ille tamen clemens, qui corporis ultima servans  
 Et pontem Aureoli dedicat et tumulum.

Après maints combats livrés à l'usurpateur, Claude, l'heureux vainqueur, survivant, honore Aureolus d'une sépulture, légitime devoir rendu à un mortel ; il lui eût même accordé la vie, si l'eût permis l'affection du vaillant soldat, qui refusa le salut à tous les indignes et plus encore à Aureolus. Mais lui se montre clément, qui, préservant sa dernière dépouille, dédie à Aureolus ce pont et cette tombe.

Premier à notre connaissance parmi les modernes à s'être intéressé à cette épigramme qu'il pouvait lire dans les toutes premières éditions de l'*Histoire Auguste* (Milan 1475 ; Venise 1516 ; Bâle 1518), André Alciat la cite déjà dans ses *Rerum patriae*,<sup>3</sup> où, après Tristano Calco, il retrace l'histoire du Milanais ; et il la mentionne dans le plus ancien manuscrit de ses *Antiquitates mediolanenses*, l'Ambrosianus Trotti 353, où il commence à recenser les inscriptions de Milan et de sa région, précisant qu'il a cherché en vain l'inscription grecque originale et ajoutant, non sans coquetterie, qu'on pourrait l'écrire comme suit :

*Nos sane diligenti opera apud graecos epigrammatum scriptores  
quaesitum non invenimus ; verum, ne omnino periret quod super-  
fuerit, ex Pollione adscribendum curavimus. Quamvis in hunc mo-  
dum adscribi potuerit.*

Suit sa traduction :

Δῶρα τάφου βασιλεὺς Κλαύδιος ἀλκῆν  
 Αὐρεολῶ θνητῶν ὡς θέμις ἐνδιδόσι  
 Τῷ γὰρ καὶ ζῶην, ἀλλ'οὐκ ἐθέλησε φρόνημα  
 Πᾶσιν ἐπιρρήτοις τοῦ στρατοῦ ἀντίβιον  
 Κεῖνος δ'οἰκτίρων καὶ σώματος ἔσχατ'ὀπίζων  
 Αὐρεόλῳ γέφυραν εἶσατο τήν τε τάφην.

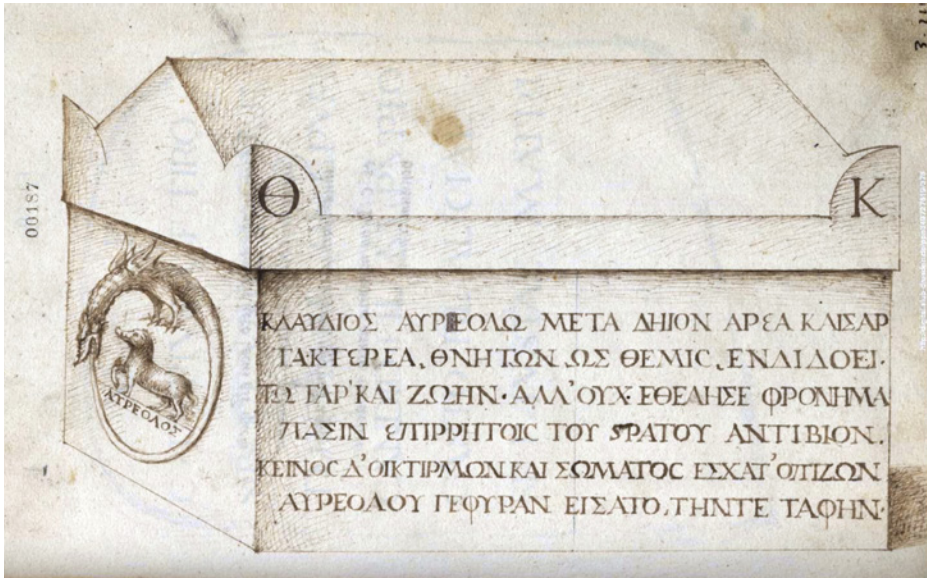
Aucun doute jusque-là sur la paternité de cette composition, qui fait honneur au talent de l'humaniste, élève de Parrhasius. Il en va autrement dans les versions suivantes, sensiblement plus étoffées, du même ouvrage, ceux que Mommsen nomme les *vulgares*,<sup>4</sup> comme dans le dernier, le *Dresdensis* déjà cité. Dans la deuxième partie de ces différents témoins, consacrée aux inscriptions de la région, et par exemple au f. 187r du *Dresdensis*, Alciat reproduit en effet son épigramme au prix d'un léger changement qui n'affecte que le premier distique :

Κλαύδιος Αὐρεολῶ μετὰ δηῖον Ἄρα καῖσαρ  
 Τὰ κτέρεια θνητῶν ὡς θέμις ἐνδιδόσι...

L'amélioration est sensible, grâce à l'heureux rapprochement en tête du premier vers des deux noms, du dédicant et du dédicataire, grâce aussi à la restitution du groupe *multa praelia*, qui était tombé dans la première version et est rendu à présent par l'homérique μετὰ δηῖον Ἄρα.

<sup>3</sup> Alciato 1625, II, 154.

<sup>4</sup> Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, Vat. Lat. 5236 ; Paris, Bibliothèque Nationale de France, ms. N.A.L. 1149 ; Barni 1973.



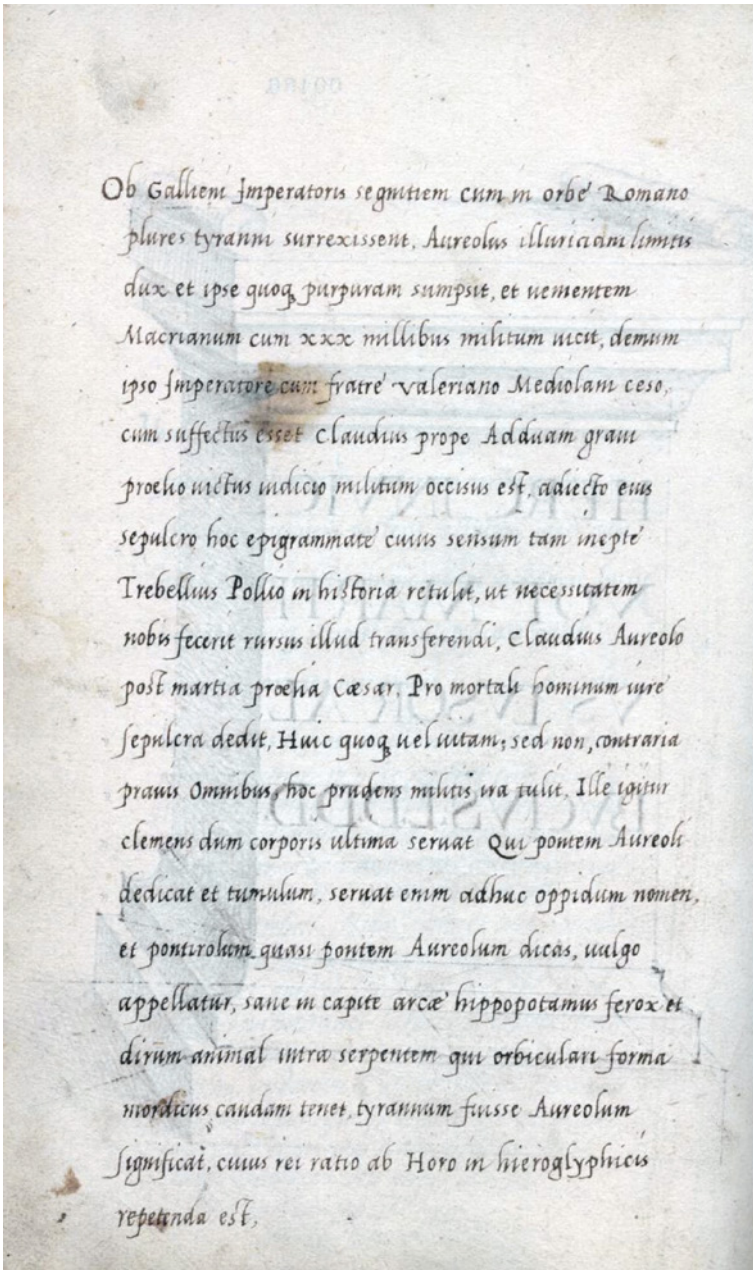
**Figure 1** Monumentorum veterumque Inscriptionum quæ cum Mediol. Tum in eius agro adhuc extant collectanea libri II. Ms. Dresd. F. 82. b, f. 186v

Mais cette fois Alciat va plus loin et pousse le jeu érudit ou la coquetterie jusqu'à la présenter *in situ*, comme l'autopsie de l'inscription d'un sarcophage enrichi d'un dessin montrant un hippopotame encerclé par l'Ourobouros, symbole de tyrannie. En même temps, dans la page de gauche, f. 186v, accréditant l'authenticité de l'inscription, il substitue à la médiocre traduction en huit vers du grammairien de l'*Histoire Auguste* sa propre traduction latine, en six vers, exacte rétrotraduction du texte grec de sa composition gravé sur l'image du monument en belle page de droite.

Claudius Aureolo post martia prœlia Caesar  
 pro mortali hominum iure sepulcra dedit.  
 Huic quoque vel vitam, sed non contraria pravis  
 Omnibus hoc prudens militis ira tulit.  
 Ille igitur clemens dum corpora ultima servat,  
 Qui pontem Aureolo dedicat et tumulum.

L'épigramme grecque du Dresdensis avec ou non sa traduction latine, fait dès lors son chemin :

Elle est accueillie comme authentique dans les sylloges d'Accurse, Manuce, Ligorio, Panvinio, Joseph Scaliger... Gruter, dans ses *Inscrip-*



**Figure 2** Monumentorum ueterumque Inscriptionum quæ cum Mediol.  
 Tum in eius agro adhuc extant collectanea libri II. Ms. Dresd. F. 82. b, f. 186v

*tiones totius orbis*,<sup>5</sup> la recense dans une riche série consacrée aux inscriptions sur des ponts avec la mention *Pontiroli in agro mediolanensi*, et il la fait suivre de l'épigramme de l'*Histoire Auguste*, *interpretatus est isthaec grammaticus per tempora Julii Capitolini in hunc modum*.<sup>6</sup> Et Jacobs (1813-17), un siècle plus tard, l'insérera dans son « Appendice » de l'*Anthologia Graeca* II, 827.

Elle est citée en note *ad locum* par les éditeurs des *Historiae Augustae scriptores*, Casaubon (1603) et Casaubon et Saumaise (1620), comme la source grecque authentique de la traduction latine de Trebellio, *Dona sepulcrorum, descriptum ex lapide mediolanensi*. Les auteurs, qui s'ingénient pourtant eux-mêmes à rétro-traduire en vers grecs les autres inscriptions de l'*Histoire Auguste* (les vers sur Pescennius Niger, sur Septime Sévère, sur Maximinus, sur Diadumène) ne soupçonnent pas que les vers grecs sur Aureolus pourraient déjà être la production d'un humaniste. Les deux savants ne citent pas non plus Alciat mais, ce qui trahit la source alciatique, ils font suivre le texte grec d'une traduction de Saumaise « bien meilleure, lit-on, que celle de Trebellius, *longe meliori interpretatione*, qui est en fait une légère adaptation de la traduction d'Alciat dans le *Dresdensis* :

Claudius Aureolo post martia proelia Caesar  
Humana ut lex est debita justa dedit.  
Huic vitam et voluit : diris infensa Tyrannis  
Militis haud potuit mens generosa pati.  
Hinc pius atque suo cineres dignatus honore  
Aureoli pontem condidit et tumulum.

Enfin les vers grecs du *Dresdensis* sont donnés, en note également, comme la source de l'inscription de l'*Histoire Auguste* dans les recueils d'épigrammes et poésies latines, où se trouvent recensées les inscriptions de l'*Histoire Auguste* : l'*Anthologia veterum latinorum epigrammatum et poematum* de Pierre Burmann le Jeune,<sup>7</sup> et l'*Anthologia* de Heinrich Meyer.<sup>8</sup>

On sait qu'il faudra pour rendre à Alciat la paternité de l'épigramme : attendre Mommsen, qui ne connaissait pas le Trotti, mais une version du Trotti transmise par une note de Valère dans l'*Anonymus Laudensis*, l'Anonimo di Lodi (Milano, Biblioteca Braidense, ms. AH.XI.5). La belle histoire de l'inscription grecque originale s'arrête ici avec lui. Ici, inversement, prend sa source notre propre réflexion.

<sup>5</sup> Gruter 1601, I, CLXIII 2.

<sup>6</sup> Gruter est aussi l'éditeur des *Histoire Auguste scriptores cum notis politicis*, Francofurti, 1609, réimprimé avec Casaubon et Saumaise dans *Histoire Auguste scriptores*, Leiden, 1671.

<sup>7</sup> Burmann le Jeune 1759, t. I, 244.

<sup>8</sup> Meyer 1835, t. I, nr. 811.

\*

Qui s'interroge en effet sur la raison profonde qui a poussé Alciat à suppléer une inscription introuvable par une épigramme de sa composition est placé devant cette évidence : notre humaniste, le juriste qui s'est maintes fois élevé contre les falsifications et fantaisies pseudo-érudites ne doute pas ici du fond du récit de l'*Histoire Auguste*, si bien que ce que certains appellent un faux, un *fake*, une forgerie, n'est à tout prendre, pour lui, qu'une plausible restitution, qu'il risque afin, dit-il *ne omnino periret quod superfuerit* ou, comme il le répète ailleurs (Trotti, f. 75v), afin de ne rien perdre de ce qui intéresse l'histoire de Milan, *ne ex Mediolanensibus aliquid praetermittam*.

Cette confiance, on le sait, n'est pas partagée par la critique actuelle. Le doute qui depuis Dessau s'est imposé touchant les auteurs ou l'unique auteur de l'*Histoire Auguste*, s'étendant progressivement aux éléments du récit lui-même, n'a pas épargné les citations, comme voudraient le montrer les contributions de Baldwin<sup>9</sup> ou plus récemment d'Espluga-Velaza, « *Hos uersus nescio quis*. La technique de fiction dans les *carmina epigraphica de l'Histoire Auguste* ». <sup>10</sup> Certes Barbara del Giovane écrit en 2017 : <sup>11</sup>

A question is rising: is it truly impossible for the *Historia Augusta* to suppose an anonymous poetic tradition from which the biographer(s) has picked out some samples? Or are we 'just' dealing with an exceptional example of 'invented' anonymity? This is a topic worth of further investigation.

Mais cette prudence est l'exception. Concernant Aureolus, sur lequel ni Baldwin ni Espluga-Velaza n'apportent pour leur part aucun argument convaincant, Paschoud écrit : « Le tombeau est **évidemment** inventé et a fortiori l'inscription qu'il est censé porter ». Et Chastagnol, évoquant les « délices de l'imposture » : <sup>12</sup> « Terminons en beauté avec le tombeau d'Aureolus [où] le rédacteur nous donne en huit vers latins **prétendument** transcrits du grec l'épitaque que, **visiblement** il a lui-même composée ». <sup>13</sup> En dehors des adverbes *évidemment*, *prétendument* et *visiblement* qui relèvent du performatif, sur quels arguments s'appuie ce jugement ?

Le principal (en dehors de l'assurance générique que *toutes* les citations sont des faux) gît ici dans la dénonciation d'un montage humo-

<sup>9</sup> Baldwin 1978.

<sup>10</sup> Espluga-Velaza 2007.

<sup>11</sup> Del Giovane 2017: Abstract.

<sup>12</sup> Paschoud 2011, 101.

<sup>13</sup> Chastagnol 1994, CXXII-CXXV.



ristique. En effet, après avoir cité la traduction latine de l'inscription, traduction qu'il attribue à un grammairien, Trebellius écrit :

*Hos ego versus...* Je rapporte ici ces vers, tels qu'ils ont été traduits par un grammairien, tenant surtout à conserver, dans toute sa vérité, le sens de l'inscription, ce n'est point que l'on ne pût la mieux rendre ; mais la fidélité historique est la première des obligations que je me suis imposées, et je n'ai aucune prétention au mérite du style.

C'est précisément cette revendication qui excite la méfiance, que dis-je ? l'hilarité de la critique actuelle. Ainsi Chastagnol :

Il a cependant **l'aplomb** d'ajouter avec une pointe d'ironie qui ne peut échapper au lecteur : *Hos ego versus etc.*<sup>14</sup>

De même Paschoud :

Pollio rit ici sous cape en suggérant que ses propres vers, qu'il vient de citer, auraient pu être mieux traduits (en fait composés), et en désignant comme coupable un malheureux grammairien [...]. Sur sa lancée, **notre menteur patenté** proclame sa fidélité privilégiée à la vérité historique.<sup>15</sup>

Enfin, à leur suite Stéphane Rolet, dans un article de la revue *Albertiana*, intitulé « Entre forgerie et *aemulatio* : le tombeau d'Aurélius »,<sup>16</sup> étudiant la version grecque produite par Alciat, évoque une « forgerie au carré » et raille la naïveté du vieil humaniste :

L'inscription latine de *l'Histoire Auguste*, tout autant que le tombeau élevé par Claude, comptent parmi les forgeries **indubitables** que compte l'ouvrage : ce sont de pures inventions antiques, ainsi que la recherche moderne a pu le montrer. Pour masquer sa propre reconstruction, l'auteur de *l'Histoire Auguste* justifie sa traduction en imaginant ce paravent grec jamais dévoilé en ajoutant qu'il privilégie les faits authentiques dont témoigneraient ses vers latins plutôt que la rhétorique des originaux grecs. Le raisonnement est malicieusement spécieux, mais il n'est guère aisé de le mettre en défaut à l'époque de la Renaissance où ce que l'Antiquité transmet possède a priori une valeur de vérité indubitable.<sup>17</sup>

<sup>14</sup> Chastagnol 1994, CXXII-CXXV.

<sup>15</sup> Paschoud 2011, 101.

<sup>16</sup> Rolet 2002.

<sup>17</sup> Rolet 2002, 121.

Ô, Mânes de Lorenzo Valla ! Devant un tel consensus, il semble bien que la messe soit dite. C'est pourtant contre cette superbe assurance des modernes que je voudrais élever à tout le moins un doute raisonnable.

\*

Un mot d'abord sur la supposée facétie prêté à notre auteur. Dans le cas présent, elle s'appuie, rappelle Paschoud, sur une observation de Birley découvrant dans le nom de Trebellius Pollio un mixte des noms de deux historiens moqués par Cicéron, qui par antiphrase affuble le second du nom de *Fides* ! Plaider pour la vérité au moment précis où on débite un mensonge serait alors compris comme la marque de fabrique de l'auteur. L'argument perd toutefois de sa force si on remarque, ce qui n'a pas été fait jusqu'à présent, que ce genre de commentaire, tout comme la revendication (en faveur de la pure vérité, contre l'ornement rhétorique), réitéré en divers autres endroits, est un *topos* récurrent chez les historiographes tant latins que grecs. Comparez en effet le commentaire de Pollio, que je relis :<sup>18</sup>

*Hos ego versus a quodam grammatico translatos ita posui ut fidem servarem, non quo <non > melius potuerint transferri, sed **ut fidelitas historica servaretur quam ego prae ceteris custodiendam putavi, qui quod ad eloquentiam pertinet nihil curo.***

J'ai emprunté ces vers à un grammairien pour sauvegarder la vérité des faits, non qu'il ne puissent être mieux rendus, mais afin de préserver la fidélité historique, que j'ai pensé devoir respecter avant tout, en homme peu soucieux de ce qui relève de l'éloquence.

avec celui de Flavius Vopiscus dans la *Vie de Probus* :

*Illud tantum contestatum volo **me et rem scripsisse, quam, si quis voluerit, honestius eloquio celsiore demonstrat**, et mihi quidem id animi fuit, <ut> non Sallustios, Livios, Tacito<s>, Trogos atque omnes disertissimos imitarer viros in vita principum et temporibus disserendis, sed Marium Maximum, Suetonium Tranquillum, Fabium Marcellinum, Gargilium Martialem, Iulium Capitolinum, Aelium Lampridium ceterosque, qui haec et talia **non tam diserte quam vere memoriae tradiderunt.***<sup>19</sup>

Je voudrais seulement préciser que j'ai fourni la matière première que tel autre, s'il le désirait, pourrait plus dignement illustrer dans un style plus élevé. Du reste, je n'ai pas eu l'intention,

<sup>18</sup> Hist. Aug. tyr. trig. XI 6.

<sup>19</sup> Hist. Aug. Prob. II 5-6.

pour exposer la vie des princes et leur époque, d'imiter un Salluste, un Tite-Live, un Tacite, un Trogue et tous les écrivains les plus éloquents, mais Marius Maximus, Suétone Tranquillus, Fabius Marcellinus, Gargilius Martialis, Julius Capitolinus, Aelius Lampridius et tous ceux qui, dans leur narration de ces faits et d'autres du même genre, ont moins recherché l'élégance que la véracité.

Le même, dans la *Vie de Carus* :

*Habe, mi amice, meum munus, quod ego, ut s<a>ep[a]e dixi, **non eloquentiae causa sed curiositatis** in lumen edidi, id praecipu[a]e agens, ut, si quis eloque<n>s vellet facta principum reserare, **materiam non requireret, habiturus meos libellos ministros eloquii.***<sup>20</sup>

Accepte, mon cher ami, ce présent que je t'offre ; comme je l'ai dit à plusieurs reprises, je l'ai publié non pour ses qualités stylistiques mais pour sa valeur documentaire. J'ai eu surtout à cœur d'éviter qu'un écrivain de valeur désireux de présenter une histoire des princes ne manque des matériaux nécessaires, puisque mes modestes livres seront au service de son art.

J'admets que ces deux protestations se lisent dans l'*Histoire Auguste* et donc, pour la majorité des critiques, relèvent peut-être du même auteur. Mais je relève, ce qu'on ne fait pas d'ordinaire, des déclarations tout à fait analogues chez les historiens grecs tardifs,<sup>21</sup> comme Eunape, renvoyant au brillant récit composé par Julien l'Apostat sur son expédition en Gaule. Je le donne aussi dans la traduction latine d'Angelo Mai :<sup>22</sup>

Ὅυ πρὸς ἀμίλλαν μειρακίωδη καὶ σοφιστικὴν ἀλλ' ἱστορικὴν ἀκρίβειαν ἀναστήσαι καὶ διαπλάσαι τὸν λόγον ἐπιδραμούμεθα τὰ γεγενημένα, συνάπτουτες τοῖς εἰρημένοις τα ἐχόμενα.

Ego vero haud puerilis vel sophisticæ aemulationis studiosus sed ad historicam veritatem orationem meam conformans et dirigenes res gestas percurram.

Quant à moi, ce n'est pas animé d'une émulation puérile ou sophistique, mais en modelant et réglant mon discours sur la vérité historique que je narrerai ces événements.

Ou Ménandre :<sup>23</sup>

<sup>20</sup> Hist. Aug. Car. XXI 2.

<sup>21</sup> Cf. les fragments de la *Chronikè historia* dans Dexipp von Athen 2006, 98 ; *Dexippo di Atene* 2013, 209.

<sup>22</sup> Mai 1827, 256.

<sup>23</sup> Mai 1827, 355-7.

Οὐδὲ μὴν ἀνθ' ἑτέρων ἑτέραις λέξεσιν ἐχρησάμην ἢ τὸ χθαμαλώτερον πῶς ἐστὶν ἢ τῶν λόγων καθόσον οἷόν τέ μοι μετέφρασα ἐς τὸ ἀττικώτερον : οὐ γὰρ ἐμοί γε θυμηῆρες τὰ εἰρημένα κυρίως καὶ ἐς ἐμὲ ἦκοντα ὡς οἶμαι ἐς τὸ ἀκριβὲς μεταφέρειν ἑτερολογία, καὶ τῶι γλαφυρῶι τῶν ῥημάτων οὐχὶ τὰ ὄσα ἐρρήθη, ἀλλὰ γὰρ τὴν τῆς ῥητορικῆς ἐπιδείκνυσθαι δύναμιν.

Hi ergo habitus sunt utrimque sermones neque aliis sententiis actum est de Suavia. Neque enim ego alia aliis verba substituerim neque si quid humilioris stylo dictum fuit id ego conatus sum meis viribus in attici sermonis elegantiam transferre ; neque mihi libuit quae proprie dicta sunt quaeque ad me incorrupta, ut arbitror, de venerunt, ea deinde in alia verba convertere ita ut splendore vocabulorum non singula quae reapse dicta fuerunt, sed rhetoricam potius vim repraesentarem.

Je ne suis pas homme à remplacer un mot par un autre, et si quelque propos a été tenu en un style peu élevé, je n'ai rien fait pour le plier aux canons de l'élégance attique ; les discours originaux qui m'ont été transmis, je le crois, fidèlement, je ne me suis pas amusé à les réécrire autrement, abusant de la splendeur des mots pour en extraire la puissance rhétorique au lieu de représenter les choses telles qu'elles furent dites en réalité.

On m'accordera au moins que la récurrence de ces formules dans l'historiographie grecque incite à la prudence qui veut déceler dans le commentaire de Pollion le clin d'œil malicieux, adressé au lecteur intelligent, qui serait la signature, la marque spécifique de son auteur. Or, supposée cette hypothèse levée, on peut envisager le problème avec un regard neuf et donner les raisons qui permettraient de soupçonner un fond de vérité dans ce texte qui aux yeux d'Alciat accrédite la clémence de Claudius en reliant au pont jeté sur l'Adda la bataille qui a conduit à la défaite et à la mort d'Aureolus.

La première raison, extra-littéraire, illustre le lien que Fernand Robert découvrait jadis entre la terre et le papier, « géographie et épigraphie ». Comme la tombe, élevée normalement sur un point de passage, voici le dit Varron :<sup>24</sup> « *ideo secundum viam, quo praetereuntes admoneant* », un mot cité par Orsato dans ses *Marmi eruditi*. La tombe a disparu, mais l'inscription laisse une trace dans l'onomastique : les mots de *Pons Aureoli*, étymon du bourg appelé plus tard *Pontirolo* ou *Pontirolo vecchio*, devenu ensuite Canonica d'Adda (existe également une *via Pontirolo* dans le village voisin Fara Gera d'Adda, continuée par la *via del cimitero* qui coupe l'Adda). On a discuté cette étymologie, mais elle est confirmée dès le IV<sup>e</sup> siècle, d'abord par le texte de Trebellius Pollio lui-même (*qui nunc pons*

24 Varro ling. V.

*Aureoli nuncupatur*), puis, si l'on doutait de Pollio, par l'*Anonyme de Bordeaux* qui, décrivant un itinéraire de Bordeaux à Jérusalem en l'an 333, mentionne dans la section entre Milan et Aquilée une étape où l'on changeait de chevaux, intitulée *Mutatio Ponte Aureoli*, sur la grande voie de passage militaire. Cette position stratégique rendait le pont vulnérable et il fut effectivement mainte fois détruit, les destructions les plus graves advenant, selon les historiens et selon Alciat lui-même dans une note manuscrite ajoutée à la page de gauche du *Dresdensis* : lors du siège du village en 1160 par l'armée de Frédéric I<sup>er</sup> Barberousse : des dégradations qui, ajoutées aux démolitions infligées par les cruels, expliquent aisément la disparition du monument.

Les deuxième et troisième raisons sont, quant à elles, d'ordre littéraire : d'abord, que nous soyons ici aussi en face d'une traduction, traduction franchement maladroite, comme le souligne Trebellius, qui attribue ces vers à un grammairien et les juge sévèrement (*non quo <non > melius potuerint transferri*), nous en avons peut-être la preuve dans un certain nombre de tours qui ne peuvent s'expliquer que par le passage d'une langue à l'autre. Considérons à nouveau, je vous prie, le texte de l'épigramme de *l'Histoire Auguste* : « *Dono sepulcrorum victor post multa tyranni [...]* ». <sup>25</sup> Le soupçon est éveillé dès les premiers mots :

*Dona sepulcrorum* : faute métrique (le *e* de *sepulcrorum* est long), mais aussi étrange pluriel, il pourrait traduire le mot grec κτερεων, les devoirs funèbres, qui n'existe pas au singulier.

À l'avant-dernier vers je lis :

*Corporis ultima* : l'expression en latin ne ressemble à rien, quand on attendrait *spolia* ou *reliquias*. Mais elle pourrait traduire σώματος ἔσχατα (ce sont les mots d'Alciat), ou τελεύταια ou λείψανα.

Rien jusque-là de décisif, en revanche voici deux points importants : v. 3 *Munere prosequitur mortali et iure* : l'expression est si embarrassée que certains joignent *iure* au mot suivant, *iure superstes*, ce qui, remarque Saumaise, n'a guère de sens. *Munere* fait double emploi avec *Dono* et la voyelle finale, longue par position, fait le vers faux. Il faut donc lire *More*, un mot qui correspond au grec θέμις : or il n'est pas en grec d'expression plus courante que ἡ θέμις ἐστὶ, comme le veut la coutume (vingt-et-un exemples chez Homère) ou ἡ θέμις ἐστὶ καταθητῶν ἀνθρώπων <sup>26</sup> qui correspondent à notre *more mortali* ;

<sup>25</sup> Sur la valeur du terme de τύραννος / *tyrannus* à cette époque dans l'historiographie grecque et latine, cf. Neri 1997.

<sup>26</sup> *Hymn. Hom. Ap.* 541.

ni surtout association plus usuelle en grec que celle de la coutume et du droit, θέμις τε δίκη τε,<sup>27</sup> rendu ici exactement par *more et iure*.

Enfin et surtout : v. 6 *Omnibus indignis et magis Aureolo* : cette maladroite expression de la surenchère est sans exemple en latin, en revanche, archi-courante et typique en grec est la formule οἱ ἄλλοι τε καὶ οὗτος ου οἱ ἄλλοι ἤδὲ καὶ οὗτος, les autres et tout particulièrement celui-ci. Tout porte donc à penser que l'on a traduit quelque chose comme: Τοῖς ἄλλοις φάυλοις ἤδὲ καὶ Αὐρεολῶ.

On aura remarqué que je n'ai fait ici qu'appliquer à notre citation la méthode de François Paschoud quand il soulignait que certaines particularités d'expression trahissent l'emploi direct de la source grecque : par exemple quand il voyait dans le groupe *famae et pestilentiae* présent dans le texte de la *Vita Claudii* l'évidente traduction du couple grec λιμῶ καὶ λοιμῶ, paranomase présente dans le texte de l'historien Dexippe et attestée déjà chez Hésiode et chez Thucydide.

Et cela nous amène à la troisième et ultime raison : est-il donc si difficile (« is it truly impossible », écrivait déjà Barbara del Giovane) d'accepter de voir ici, comme l'affirme Trebellius, la maladroite traduction d'un original grec, quand il est admis par tous que pour la période 238-270 l'historien latin s'est largement servi de Dexippe, soit directement, comme le croit Paschoud, après Lécrivain, Barnes et Ratti (et le grammairien maladroit pourrait alors dissimuler notre auteur lui-même), soit, selon d'autres, à travers un intermédiaire latin – je n'entre pas ici dans cette discussion – intermédiaire qui pourrait être alors, justement, notre grammairien ? Quoi qu'on décide, dans les deux cas, et ce sera mon ultime provocation, on sera tenté d'enrichir de l'inscription d'Aureolus la tradition indirecte de l'auteur de *l'Histoire universelle*.

## Bibliographie

- Alciato, A. (1625). *Rerum patriæ [...] libri IIII. Ex M. S. Bibliothecae Ambrosianae. Mediolani.*
- Anthologia Graeca* (1813-1817). *Anthologia Graeca, ad fidem codicis olim palatini, nunc parisini [...] edita. Curavit, epigrammata in codice palatino desiderata et annotationem criticam adjecit Fridericus Jacobs.* Lipsiæ.
- Baldwin, B. (1978) « Verses in the *Historia Augusta* ». *BICS*, 5, 50-8.
- Barni, G.L. (a cura di) (1973). *Andreae Alciati i.c. antiquae inscriptiones veteraque monumenta patriae.* Mediolani.
- Burmann le Jeune, P. (1759). *Anthologia veterum latinorum epigrammatum et poematum, sive catalecta poetarum latinorum in VI libros digesta... 2 voll.* Amstelaedami, ex officina Schouteniana.

<sup>27</sup> Parm. nat. 28.

- Casaubon, I. (1603). *Historiae Augustae scriptores VI. Aelius Spartianus, Iulius Capitolinus, Aelius Lampridius, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio et Flavius Vopiscus*. Parisiis.
- Casaubon, I.; Saumaise, C.; Gruter, J. (1671). *Historiae Augustae scriptores VI. Aelius Spartianus. Vulc. Gallicanus. Iulius Capitolinus. Trebell. Pollio. Aelius Lampridius. Flavius Vopiscus. Cum integris notis [...]. Lugduni Batavorum*.
- Chastagnol, A. (1994). *Histoire Auguste. Les Empereurs romains des iie et iiii siècles*. Paris.
- Del Giovane, B. (2017). « Anonymous verses in notorious *Lives*: the *Historia Augusta* through the Mirror of Suetonius ». *Society for Classical Studies. 149th Annual meeting Abstracts*, 76(1). URL <https://classicalstudies.org/annual-meeting/149/abstract/anonymous-verses-notorious-lives-historia-augusta-through-mirror> (2019-12-08).
- Espluga, X.; Velaza, J. (2007). « *Hos versus nescio qui...* La technique de fiction des *Carmina latina epigraphica* dans l'*Histoire Auguste* ». Bonamente, G.; Brandt, H. (éds), *Historiae Augustae Colloquium Bambergensis*. Bari, 174-82.
- Gruter, J. (1601). *Inscriptiones antiquae totius orbis Romani in corpus absolutissimum redactae*. Heidelbergae.
- Gruter, J. (1609). *Historiae Augustae scriptores Latini minores cum notis politis [...]*. Francofurti.
- Laurens, P.; Vuilleumier Laurens, F. (1993). « De l'archéologie à l'emblème : la genèse du *Liber Alciati* ». *Revue de l'art*, 101, 86-95.
- Laurens, P.; Vuilleumier Laurens, F. (1994). « Fra storia e emblema : la raccolta delle *Iscrizioni milanesi* di Andrea Alciato ». *Eutopia*, 3, 179-216.
- Laurens, P.; Vuilleumier Laurens, F. (1995). « Entre histoire et emblème : le recueil des *Inscriptions milanaise* d'André Alciat ». *REL*, 72, 218-37.
- Laurens, P.; Vuilleumier Laurens, F. (2010). *L'Âge de l'inscription. Études sur la renaissance de l'inscription latine du xve au xviii siècle*. Paris.
- Mai, A. (1827). *Scriptorum veterum nova collectio e Vaticanis codicibus edita*, II. Romae.
- Martin, G. (2006). *Dexipp von Athen. Chronikè historia*. Tübingen.
- Mecella, L. (2013). *Dexippo di Atene*. Tivoli.
- Meyer, H. (1835). *Anthologia veterum Latinorum epigrammatum et poematum*. Lipsiae.
- Neri, V. (1997). « Usurpatore come tiranno nel lessico politico della tarda Antichità ». Paschoud, F.; Szidat, J. (éds), *Usurpationen in der Spätantike*. Wiesbaden, 71-86.
- Paschoud, F. (2011). *Histoire Auguste. Vies des trente tyrans et de Claude*. Tome IV, 3e partie (édition, traduction et commentaire). Paris.
- Rolet, S. (2002). « Entre forgerie et *aemulatio* : le tombeau d'Aurolus ». *Albertiana*, 5, 109-40.
- Saumaise, C. (1620). *Historiae Augustae scriptores VI. Aelius Spartianus, Iulius Capitolinus, Aelius Lampridius, Vulcatius Gallicanus, Trebellius Pollio, Flavius Vopiscus [...] adiunctae sunt notae ac emendationes Isaaci Casaubonis, iam antea editae*. Parisiis.
- Sartori, A. (1998). « I frammenti epigrafici ambrosiani nella *Basilica Apostolorum* ». Pizzolato, L.F.; Rizzi, M. (a cura di), *Nec timeo mori = Atti del Congresso internazionale di studi ambrosiani nel 16. centenario della morte di sant' Ambrogio* (Milano, 4-11 aprile 1997). Milano, 739-49.

